

Der „Hain“ der „Nacht“

高橋 克己

(高知大学人文社会科学系人文社会科学部門・人間文化学科)

Le «Bois» de la «Nuit»

Katsumi TAKAHASHI

Seminar für Deutsche Philologie der Philosophischen Fakultät

Abstractum ; Sommaire ; Zusammenfassung :

L'impression de Brentano sur la «Nuit» de Hölderlin se suspend à cette «voix des cloches»: «La voix des cloches vibre au calme crépuscule (11/12) Et le veilleur, gardien des heures, crie un nombre à pleine voix» (op. cit. p.187 / p.193: «Pain et Vin» vers 11-12). Le 21 janvier 1801, le romantique écrit à Runge sur quelques poèmes de Hölderlin qu'il a trouvés dans les «Almanachs des Muses» 1807 et 1808 de Seckendorf: «Jamais peut-être la haute tristesse méditante n'a été si magnifiquement exprimée. Parfois ce génie devient obscur et sombre dans le puits amer de son cœur; mais le puls souvent, son apocalyptique étoile Mélancolie brille, merveilleusement touchante, au-dessus de la vaste mer de ses émotions. Si vous trouvez ces volumes, lisez donc ces chants, la «Nuit» en particulier est limpide, éclairée d'étoiles, solitaire, une cloche d'ancienne mémoire retentissant à la fois pour le passé et l'avenir; je la tiens pour l'un des poèmes les plus accomplis qui soient au monde.» (Hölderlin: Œuvres. Documents. p.1150 sq.). Brentano continue à raconter: «Pendant que je vis telle et telle chose, en moi naquit le désir imprévu d'inventer un poème, [...]» (Stuttgarter Hölderlin-Ausgabe. Bd.7. Teil 1. S.407). Plus tard, il réalise sa conception sous la forme d'une «Suite de la Nuit de Hölderlin»: «An! qu'elle ne me console pas, je la connais, j'épie son approche (19/20) Comme si au prisonnier s'approchait le veilleur en cachette (20/21) Voici une coupe, à ce qu'elle dit, remplis-la de tes larmes (21/22) Prends cette pierre d'ici et serre-la sur ton cœur qu'elle devienne ton pain» (Stuttgarter Hölderlin-Ausgabe. Bd.7. Teil 3. S.359: «Suite de la Nuit» vers 19-22). Il ne connaît que la «Nuit» de Hölderlin et n'a rien à voir avec les vers suivants 19-160 du poème d'idées, à plus forte raison le titre définitif: «Pain et Vin». Néanmoins, il fait mention du «pain» (Brod) et de la «coupe» (Becher) du vin dans la «Suite de la Nuit» (vers 21 et 22). Certes, son âme romantiquetouche déjà à l'essentiel du poème, mais son aspiration infinie flotte au gré des ailes de l'imagination dans le vague lointain au-delà des choses terrestres d'ici-bas. Il en découle qu'il a l'esprit fermé à l'idéal concret pour les chrétiens auquel Hölderlin donne forme dans la cristallisation de l'amour de la «Grèce bienheureuse»: «Où brillent-ils, où donc, les oracles frappant au loin comme l'éclair? (61/62) Delphes dort, et la voix du grand Destin (das große Geschick), où sonne-t-elle? (62/63) Où le dieu prompt? Lourd d'un universel bonheur, où de quels cieux en fête (63/64) Jailli, frappe-t-il les regards de sa splendeur tonnante? (64/65) Éther, ô Père! [...]» («Pain et Vin» vers 55 sq.: «Hymnes, élégies et autres poèmes» p.189/ p.195 sq.).

Hölderlin nuance délicatement le poème d'idées. C'est à cause de cela que Brentano ne se ressasie jamais de le relire bien des fois, mais l'important est de réfléchir à Antiquité grecque de «Pain et Vin», malgré tout. La

tradition humaniste de la Grèce idéalisée débute en Allemagne par Winckelmann avec sa théorie de l'imitation de l'Antiquité: «L'unique chemin de nous faire grands, oui, s'il nous est possible, inimitables, c'est l'imitation des anciens.» («Pensées sur l'Imitation [...]» 1755. §.6: *Sämtliche Werke Osnabrück 1825-1829. Bd.1. S.7*). Une idée pareille a déjà obsédé La Bruyère à la fin du dix-septième siècle de la querelle des Anciens et des Modernes: «on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation. Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens et reprendre enfin le simple et le naturel!» («Les Caractères» 15: Garnier-Flammarion 1965. p.84). En dépit des ressemblances, Winckelmann se différencie de ses prédécesseurs par son «aspiration infinie» vers la beauté idéale de l'art grec. Cet idéalisme pourchassant l'idée de la beauté est particulier à lui et ses successeurs allemands. Hölderlin, ainsi que son maître, Schiller dans «Les Dieux de la Grèce» (1788), se modèle sur la conduite d'Iphigénie en Tauride (1787) de Goethe: «Je reste de longues journées, / Cherchant de l'âme le pays des Grecs.» (Acte I. Scène I. vers 9-10: *Théâtre complet. Bibliothèque de la Pléiade. Gallimard 1988. p.491*). Ainsi donc, Hölderlin base sa «Grèce bienheureuse» sur son âme romantique, et pourtant il accentue les contours précieux de l'esthétique plastique des anciens par opposition au clair-obscur nuancé des modernes. Le moderniste romantique définit sa position: «Il faut que le monde se fasse romantique. [...] Faire romantique, ce n'est rien de moins qu'une potentialisation qualitative. [...] En donnant un haut sens au vulgaire, une apparence mystérieuse au commun, la dignité de l'inconnu au connu, une lueur infinie au fini, je le fais romantique.» (Novalis «Fragment de 1798»: op. cit. Bd.2. S.335).

Novalis réalise cette maxime de «faire romantique» (romantisieren) bientôt après dans ses «Hymnes à la Nuit» (1800), car tout s'illumine à l'annonce de la «Nuit mystérieuse» (Hymne I) et le royaume des morts se fait aussi romantique, seulement c'est une amie morte à la fleur de l'âge, que le poète appelle «soleil de la Nuit» (Hymne I), qui règne dans l'Univers des «Hymnes à la Nuit» et distingue le romantique de l'adorateur de la «Grèce bienheureuse» (op. cit. Bd.1. S.55-66: «Hymnen an Nacht» I-VI). Le romantique précise ses intentions dans le cinquième Hymne à la Nuit. En conséquence, le visage lumineux de la Grèce se rembrunit en présence de la Nuit éclairée d'âmes chrétiennes. Novalis défend la religion traditionnelle contre la renaissance des lumières de la Grèce, mais en revanche elles nourrissent l'esprit classique. Hölderlin allume de nouveau la polémique entre l'hellénisme classique et le christianisme occidental depuis Origène et Plotin. De la discussion jaillit la lumière. L'âme pure d'Iphigénie de Goethe par exemple pourrait être la clef de la restauration origéniste de son ancêtre condamné à l'enfer d'après Socrate (Platon «Gorgias» 525E), à savoir Tantale, si les lumières de la Grèce surpassaient les profondeurs de l'âme augustine en spiritualité. Quant à Schiller, la grâce rayonnante de ses «Dieux de la Grèce» est vivement confrontée au verdict sévère que le «Saint-Barbare» (vers 114) porte sur tous ses rivaux: «Il n'y avait pas de Saint-Barbare qui jugeait selon la loi épouvantable des esprits et des spectres» (Nationalausgabe. Bd.1. S.193). Le poète ne supporte pas la critique des orthodoxes et supprime les expressions concernant le «Saint-Barbare» dans la deuxième version de 1793 (publiée en 1800). Il en est ainsi. C'était en ce temps-là que Heine accusait Goethe d'avoir de l'entregent et de craindre, en se livrant aux difficultés, d'être tiré de sa tranquillité d'âme: «Sans doute, Goethe chanta aussi quelques grandes histoires d'émancipation: mais il les chanta comme artiste. [...] L'esprit devint matière sous ses mains. Et il lui donna la plus belle, la plus agréable forme. C'est ainsi qu'il devint le plus grand artiste dans notre littérature, et que tout ce qu'il écrivit fut un chef-d'œuvre merveilleusement fini (ein abgerundetes Kunstwerk). [...] Les poésies de Goethe ne produisent pas l'action comme celles de Schiller» («De l'Allemagne» Quatrième partie. Paris 1833: Säkularausgabe. Berlin / Paris. Bd.16. 1978. S.135; Bd.8. S.35f. «Die romantische Schule» Erstes Buch. Paris 1833). Le «chef-d'œuvre» (Kunstwerk) de l'art diffère selon les idées. L'idée raphaélique et statique domine dans

la tradition humaniste de Winckelmann jusqu'à Goethe, dont parle R. Knight: «Nous avons comme guides de la littérature grecque, non seulement les rhétoriques et les poétiques d'Aristote et de Longin, d'Horace et de Donat, non seulement une tradition humaniste quatre ou cinq fois séculaire (et qui a accompli beaucoup de ses progrès depuis Racine), mais aussi une idée dynamique de la civilisation changeante dont cette littérature est le reflet.» («Racine et la Grèce» Paris. Boivin 1905. Chapitre X. L'éclipse de la Grèce au dix-septième siècle. p.138). Certes, Nietzsche avec sa «Naissance de la Tragédie» (1872) est l'écrivain le plus célèbre qui supplée par le dionysiaque à l'apollinien raphaëlique de la «tradition humaniste», mais ce qu'il écrit en prose est déjà chanté de toute son âme de poète dans les vers de la «Grèce bienheureuse» et du «grand Destin» de «Pain et Vin» (1800-1801). Ajoutez à cela que l'«idée dynamique» de la «Grèce bienheureuse» marche du même pas que l'élan vital de la nouvelle société civile après la Révolution.

Termini clavis : Classica Graeca antiqua ; Hellenismus ; Romantismus ; Res publica ; Civitas ; Kultur der Oper ; Renaissance ; Révolte métaphysique :

Pain et Vin. Première strophe (Hölderlin «Hymnes, élégies et autres poèmes» publiés avec le concours du Centre national des Lettres. Paris. Garnier-Flammarion 1983. p.217) : La Nuit. (Traduction par Jean-Pierre Faye 1965) PAIN ET VIN A Heinze. 1 En cercle là autour repose la ville, silencieuse est la rue illuminée, (1/2) Et ornées de flambeaux s'éloignent les voitures crissantes, (2/3) Rassasiés des joies du jour les hommes retournent au repos (3/4) Et pesant gains et pertes quelque tête pensive (4/5) Connaît la paix de la maison ; vide de raisins et de fleurs (5/6) Et vide du travail des mains repose le marché affairé. (6/7) Mais des accords résonnent dans les jardins au loin ; peut-être (7/8) Est-ce un amoureux là-bas, ou un homme solitaire (8/9) Qui joue pour des amis lointains ou pour sa jeunesse ; et les sources (9/10) Toujours ruisselantes et fraîches bruissent sur leur lit parfumé. (10/11) Calmes dans la pénombre de l'air carillonnent des cloches sonores, (11/12) Et attentif aux heures un veilleur crie leur nombre. (12/13) Maintenant passe un souffle et remue la cime du bois, (13/14) Vois, et l'ombre de notre terre, la lune, (14/15) Survient, secrète, elle aussi ; la nuit, la visionnaire, arrive (15/16) Pleine d'étoiles et bien peu inquiète de nous, (16/17) Là-bas rayonne l'étonnante, l'étrangère entre les hommes, (17/18) Et sur les collines, triste et splendide, se lève. ; Brod und Wein. 1.Str. (StA 2.90) : Die Nacht. Rings um ruhet die Stadt; still wird die erleuchtete Gasse, (1/2) Und, mit Fackeln geschmückt rauschen die Wagen hinweg. (2/3) Satt gehn heim von Freuden des Tags zu ruhen die Menschen, (3/4) Und Gewinn und Verlust wäget ein sinniges Haupt (4/5) Wohlzufrieden zu Haus; leer steht von Trauben und Blumen, (5/6) Und von Werken der Hand ruht der geschäftige Markt. (6/7) Aber das Saitenspiel tönt fern aus Gärten; vielleicht, daß (7/8) Dort ein Liebendes spielt oder ein einsamer Mann (8/9) Ferner Freunde gedenkt und der Jugendzeit; und die Brunnen (9/10) Immerquillend und frisch rauschen an duftendem Beet. (10/11) Still in dämmriger Luft ertönen geläutete Glocken, (11/12) Und der Stunden gedenk rufet ein Wächter die Zahl. (12/13) Jetzt auch kommet ein Wehn und regt die Gipfel des Hains auf, (13/14) Sieh! und das Schattenbild unserer Erde, der Mond (14/15) Kommet geheim nun auch; die Schwärmerische, die Nacht kommt, (15/16) Voll mit Sternen und wohl wenig bekümmert um uns, (16/17) Glänzt die Erstaunende dort, die Fremdlingin unter den Menschen (17/18) Über Gebirgshöhn traurig und prächtig herauf.

Im V.13 von „Brod und Wein“ halten wir also mehr Ohren als Augen auf. „Jetzt auch kommet ein Wehn und regt die Gipfel des Hains auf“(StA 2.90). Einen Neuen Bund fordert schon der Titel „Brod und Wein“, aber der „Bund“, der viel mit dem göttlichen „Hain“ zu tun hat, will sich nicht auf die positive Religion der Zeit, nämlich

das kirchliche Christentum beschränken, sondern vielmehr das von Klopstock wieder aufs neue zum Leben erweckte Germanentum mit Andacht betrachten: „Die Zwillingbrüder Alzes graben (93/94) In Felsen euch das Gesez der heiligen Freundschaft: (94/95) Erst des hingehafteten Blickes lange Wahl, (95/96) Dann Bund auf ewig!“ („Der Hügel und der Hain“ 1767. V.93-96: Klopstock „Oden“ Hamburg. Bode 1771. S.258). Wie oben erwähnt, bezieht sich der heidnische „Hain“ auch das Griechentum, soweit es auf das „seelige Griechenland“ ankommt: „Heraus in eure Schatten, rege Wipfel (1/2) Des alten, heiligen, dichtbelaubten Haines, (2/3) Wie in der Göttin stilles Heiligtum, (3/4) Tret ich noch jetzt mit schauerndem Gefühl, (4/5) Als wenn ich sie zum erstenmal beträte (5/6) Und es gewöhnt sich nicht mein Geist hierher.“ (Goethe „Iphigenie auf Tauris“ 1787. V.1-6: HA. Bd.5. S.7). An solch einen „seeligen Hain“ knüpft sich für Hölderlin das „Olympion“ des Zeus in Athen: „Göttertempel entstehn, ein heilighühner Gedanke (193/194) Steigt, Unsterblichen nah, das Olympion auf in den Aether (194/195) Aus dem seeligen Hain; noch manche der himmlischen Hallen! (195/196) Mutter Athene, dir auch, dir wuchs dein herrlicher Hügel (196/197) Stolzer aus der Trauer empor und [...]“ (StA 2.109: Hölderlin „Der Archipelagus“ 1800. V.193-197). Aber der Kontext der „Gipfel des Hains“ (V.13) von „Brod und Wein“ erinnert uns zu allerersten an den Bannkreis der Oden Klopstocks und des Göttinger Dichterbunds, den J.H. Voß (1751-1826) mit seinen „Freunden“ in der Vollmondnacht vom 12. September 1772 schließt: „*Voß an Brückner* / Den 20. September [1772]. Von meinen Freunden hab ich vielmal zu grüßen; sie sind alle auch Ihre Freunde. Ach, den 12. September, mein liebster Freund, da hätten Sie hiersein sollen. Die beiden Müllers, Hahn, Hölty, Wehrs und ich gingen noch des Abends nach einem nahegelegenen Dorfe. Der Abend war außerordentlich heiter, und der Mond voll. Wir überließen uns ganz den Empfindungen der schönen Natur. Wir aßen in einer Bauernhütte eine Milch, und begaben uns darauf ins freie Feld. Hier fanden wir einen kleinen Eichengrund, und sogleich fiel uns allen ein, den Bund der Freundschaft unter diesen heiligen Bäumen zu schwören. Wir umkränzten die Hüte mit Eichenlaub, legten sie unter den Baum, faßten uns alle bei den Händen, tanzten so um den eingeschlossenen Stamm herum, — riefen den Mond und die Sterne zu Zeugen unseres Bundes an, und versprachen uns eine ewige Freundschaft. Dann verbündeten wir uns [...]“ („Der Göttinger Hain“ Stuttgart. Reclam 1967. S.349; Johann Heinrich Voß „Briefe“ edidit Abraham Voß. 3 Bände 1829-1833. Bd.1. S.91-92: Voß an Brückner 20.9.1773). „Der Abend war außerordentlich heiter, und der Mond voll“ — Dieser volle „Mond und die Sterne“ mit den „Empfindungen der schönen Natur“ korrespondieren mit der ersten Strophe, nämlich den anfänglichen V.1-18 von „Brod und Wein“: „Rings um ruhet die Stadt; still wird die erleuchtete Gasse, (1//13) Jezt auch kommet ein Wehn und regt die Gipfel des Hains auf, (13/14) Sieh! und das Schattenbild unserer Erde, der Mond (14/15) Kommet geheim nun auch; die Schwärmerische, die Nacht kommt, (15/16) Voll mit Sternen [...]“ (StA 2.90). Bemerkenswert gelten die „Eichen“ als „heilige Bäume“ des Hains für diese „wilden Seelen der streitenden Männer“ wie Voß und seine „Freunde“ des „Göttinger Hainbundes“.

Das vergötterte Idol für die „wilden Seelen der streitenden Männer“ des Göttinger Hainbundes ist der Messiassänger „Klopstock, der, die nordische Einbildung mit dem wärmsten Herzen und großer Kraft der Deutschen Sprache vereint, dieser Dichtart am meisten Welt zu geben, den Deutschen Hain dem Griechischen Parnassus entgegen zu setzen! Orpheus und Osian, wo möglich, zu uns hinüber zu ziehen gewagt hat.“ (Herder „Recensionen. Aus der Allgemeinen Deutschen Bibliothek. 1770-1774“: Sämtliche Werke in 33 Bänden. Berlin. Weidmann 1877-1913. Bd.5. S.337). Derselben Meinung ist auch Goethe in den V.1-4 des Epigramms „Die Kränze“: „Klopstock will uns vom Pindus entfernen; wir sollen nach Lorbeer (1/2) Nicht mehr geizen, uns soll inländische Eiche genügen; (2/3) Und doch führet er selbst den übergriechischen Kreuzzug (3/4) Hin auf Golgathas Gipfel, ausländische Götter zu ehren!“ (Goethes Artemis-Gedenkausgabe. Zürich. Bd.1. 1950. S.355). Im Kopf

behalten die beiden wohl die oben zitierte Ode „Der Hügel und der Hain“(1767) in Klopstocks „Oden“(1771): „Laß fliegen, o Schatten, die goldene Leyer (45/46) Den mächtigsten Flug, (46/47) Und rufe mir einen der Barden (47/48) Meines Vaterlands herauf! (48/49) Einen Herminoon, (49/50) Der unter den tausendjährigen (50/51) Eichen wandelte, (51/52) Unter deren alternden Sproß ich wandle. (52/53) Ich beschwöre dich, o Norne, Vertilgerin, (53/54) Bey dem Haingesange, vor dem in Winfeld die Adler sanken! (54/55) Bey dem liedergeführten Brautlenzreihn: O sende mir herauf (55/56) Einen der Barden Teutoniens, einen Herminoon!“ („Oden“ Hamburg. Bode 1771. S.255: „Der Hügel und der Hain“ V.45-56). Auch der klassische Schiller verherrlicht „deutscher Barden Hochgesang“ im V.15 vom Gedicht „Die deutsche Muse“: „Kein Augustisch Alter blühte, (1/2) Keines Medizäers Güte (2/3) Lächelte der deutschen Kunst, (3/4) Sie ward nicht gepflegt von Ruhme, (4/5) Sie entfaltete die Blume (5/6) Nicht am Strahl der Fürstengunst. (5/6) Von dem größten deutschen Sohne, (6/7) Von des großen Friedrichs Throne (7/8) Gieng sie schutzlos, ungeehrt. (8/9) Rühmend darfs der Deutsche sagen, (9/10) Höher darf das Herz ihm schlagen, (10/11) Selbst erschuf er sich den Werth. (11/12) Darum steigt in höhern Bogen, (12/13) Darum strömt in vollern Wogen (13/14) Deutscher Barden Hochgesang, (14/15) Und in eig'ner Fülle schwellend, (15/16) Und aus Herzens Tiefen quellend (16/17) Spottet der der Regeln Zwang.“ („Gedichte“ Teil 2. 1803: NA = Weimarer Nationalausgabe. Bd.2. Teil 1. S.408). Schillers Grundgedanke des Gedichtes prägt sich schon im angeführten Fragment „Deutsche Größe“(1797) noch deutlicher aus: „Die Majestät des Deutschen ruhte nie auf dem Haupt s. Fürsten. Abgesondert von dem politischen hat der Deutsche sich einen eigenen Werth gegründet und wenn auch das Imperium unterginge, so bliebe die deutsche Würde unangefochten. [...] Sie ist eine sittliche Größe, sie wohnt in der Kultur u: im Character der Nation, der von ihren politischen Schicksalen unabhängig ist. — Dieses Reich blüht in Deutschland, es ist in vollem Wachsen und mitten unter den gothischen Ruinen einer alten barbarischen Verfaßung bildet sich das Lebendige aus.“ (Schiller „Deutsche Größe“ 1797: NA Bd.2. Teil 1. 1983. S.431). Hier wiederhole ich auch Herders ähnliche Aussage in der achten Sammlung seiner „Briefe zu Beförderung der Humanität“(1796): „So ists mit der Poesie der Völker und Zeiten auf unserm Erdrunde; in jeder Zeit und Sprache war sie der Inbegriff der Fehler und Vollkommenheiten einer Nation, ein Spiegel ihrer Gesinnungen, der Ausdruck des Höchsten, nach welchem sie strebte (oratio sensitiva animi perfecta.) Diese Gemählde, (minder und mehr vollkommene, wahre und falsche Ideale) gegen einander zu stellen, giebt ein lehrreiches Vergnügen. In dieser Galerie verschiedner Denkart, Anstrengungen und Wünsche lernen wir Zeiten und Nationen gewiß tiefer kennen als auf dem täuschenden Trostlosen Wege ihrer politischen und Kriegsgeschichte. In dieser sehen wir selten mehr von einem Volke, als wie es sich regieren und tödten ließ; in jener lernen wir, wie es wünschte und wollte, wie es sich erfreute, und von seinen Lehrern oder von seinen Neigungen geführt ward.“ (Brief 107: Sämtliche Werke in 33 Bänden. Berlin. Weidmann 1877-1913. Bd.18. 1883. S.137).

Dieser wesentliche Grundzug von innen heraus bestätigt sich auch im V.13 von „Brod und Wein“. Obwohl sich das Griechentum als ideales Bild für „Brod und Wein“ unentbehrlich macht, ist es des deutschen Dichters eigenes Gemüt, das sich in der griechisch ästhetischer Wahrheit spiegelt: „Auch verbergen umsonst das Herz im Busen, umsonst nur (37/38) Halten den Muth noch wir, Meister und Knaben, denn wer (38/39) Möcht' es hindern und wer möcht' uns die Freude verbieten? (39/40) Göttliches Feuer auch treibet, bei Tag und bei Nacht, (40/41) Aufzubrechen. So komm! daß wir das Offene schauen, (41/42) Daß ein Eigenes wir suchen, so weit es auch ist.“ („Brod und Wein“ V.37-42: StA 2.91). Als „Lehrling der Griechen“ geht Klopstock seinen Nachfolgern mit gutem Beispiel voran: „Wen des Genius Blick, als er gebohren ward, (1/2) Mit einweichendem Lächeln sah, (2/3) Wen, als Knaben, ihr einst Smintheus Anakreons (3/4) Fabelhafte Gespielinnen, (4/5) Dichterische Trauben umflogt, und sein mäonisch Ohr (5/6) Vor dem Lärme der Scholien (6/7) Sanft zugirrtet, und ihm, daß

er das Alterthum (7/8) Ihrer faltigen Stirn nicht sah, (8/9) Eure Fittige lieht, und ihn umschattetet, (9/10) Den ruft, stolz auf den Lorberkranz, (10/11) Welcher vom Fluche des Volks welkt, der Eroberer (11/12) In das eiserne Feld umsonst, (12/13) Wo kein mütterlich Ach bänger beym Scheidekuß, (13/14) Und aus blutender Brust geseufzt, (14/15) Ihren sterbenden Sohn dir, unerbittlicher (15/16) Hundertarmiger Tod, entreißt! (16/17) Wenn das Schicksal ihn ja Königin zugesellt, (17/18) Umgewöhnt zu dem Waffenklang, (Oden 1771. S.75/S.76) Sieht er, von richtendem Ernst schauernd, die Leichname (19/20) Stumm und seelenlos ausgestreckt, (20/21) Segnet dem fliehenden Geist in die Gefilde nach, (21/22) Wo kein tödtender Held mehr siegt. (22/23) Ihn läßt gütiges Lob, oder Unsterblichkeit (23/24) Deß, der Ehre vergeudet, kalt! (24/25) Kalt der wartende Thor, welcher bewundernsvoll (25/26) Ihn großäugigten Freunden zeigt, (26/27) Und der lächelnde Blick einer nur schönen Frau, (27/28) Der zu dunkel die Singer ist. (28/29) Thränen nach besserem Ruhm werden Unsterblichen, (29/30) Jenen alten Unsterblichen, (30/31) Deren daurender Werth, wachsenden Strömen gleich, (31/32) Jedes lange Jahrhundert füllt, (32/33) Ihn gesellen, und ihn jenen Belohnungen, (33/34) Die der Stolze nur träumte, weihn! (34/35) Ihm ist, wenn ihm das Glück, was es so selten that, (35/36) Eine denkende Freundin giebt, (36/37) Jede Zähre von ihr, die ihr sein Werk entlockt, (37/38) Künftiger Zähren Verkünderin!“ (Klopstock „Der Lehrling der Griechen“ 1747. V.1-38: „Oden“ Bode 1771. S.75-76). Von Klopstock erbt Hölderlin „sein mäonisch Ohr“(V.5), nämlich Homerisches „Ohr des Herzens“(AKOH THΣ KAPΔΙΑΣ): „So kamen wir an die Grotte Homers. Stille traurende Akkorde empfiengen uns vom Felsen herab, unter den wir traten; die Saitenspiele ergossen sich über mein Innres, wie über die todte Erde ein warmer Regen im Frölinge. Innen, im magischen Dämmerlichte der Grotte, das durch die verschiedenen Öffnungen des Felsen, durch Blätter und Zweige hereinbricht, stand (StA 3.177/178) eine Marmorbüste des göttlichen Sängers, und lächelte gegen die frommen Enkel. Wir saßen um sie herum, wie die Unmündigen um ihren Vater, und lasen uns einzelne Rhapsodien der Ilias, wie sie jedes nach seinem Sinne sich auswählte; denn alle waren wir vertraut mit ihr. Eine Nänie, die mein Innerstes erschütterte, sangen wir drauf dem Schatten des lieben blinden Mannes, und seinen Zeiten. Alle waren tiefbewegt.“ (StA 3.177f.: Hölderlin „Hyperion“ Thalia-Fragment 1794). Vier Jahre vor der Veröffentlichung dieses „Thalia-Fragments“ singt schon der zwanzigjährige Hölderlin seine „Hymne an den Genius Griechenlands“(1790): „Ach Ilion! Ilion! (57/58) Wie jammertest, hohe Gefallene, du (58/59) Im Blute der Kinder! (59/60) Nun bist du getröstet, dir scholl (55/56) Groß und warm wie sein Herz (56/57) Des Mäoniden Lied.“ („Hymne an den Genius Griechenlands“ 1790. V.52-57 :StA 1.126).

Der Kerngedanke läßt sich in Weils „Griechischem Quelle“ zeigen, deren zweite Hälfte oben zitiert ist: „Il ne se peut pas qu'ils ne périssent. [...] Dès lors ils vont au-delà de la force dont ils disposent. Ils vont inévitablement au-delà, ignorant qu'elle est limitée. Ils sont alors livrés sans recours au hasard, et les choses ne leur obéissent plus. Quelquefois le hasard les sert; d'autres fois il leur nuit; les voilà exposés nus au malheur, sans l'armure de puissance qui protégeait leur âme, sans plus rien désormais qui les sépare des larmes. Le châtement d'une rigueur géométrique, qui punit automatiquement l'abus de la force, fut l'objet premier de la méditation chez les Grecs. Il constitue l'âme de l'épopée; sous le nom de Némésis, il est le ressort des tragédies d'Eschyle; les Pythagoriciens, Socrate, Platon, partirent de là pour penser l'homme et l'univers. [...] («La Source grecque» 1936-1942. Paris. Gallimard 1953. p.22//p.39) [...] L'Évangile est la dernière et merveilleuse expression du génie grec, comme l'*Iliade*, en est la première; l'esprit de la Grèce s'y laisse voir non seulement en ce qu'il y est ordonné de rechercher à l'exclusion de tout autre bien «le royaume et la justice de notre Père céleste», mais aussi en ce que la misère humaine y est exposée, et cela chez un être divin en même temps qu'humain. Les récits de la Passion montrent qu'un esprit divin, uni à la chair, est altéré par le malheur, tremble devant la souffrance et la mort, se sent, au fond de la détresse, séparé des hommes et de Dieu. Le sentiment de la misère

humaine leur donne cet accent de simplicité qui est la marque du génie grec, et qui fait (p.39/p.40) tout le prix de la tragédie attique et de l'*Iliade*.“ („L'*Iliade*, ou le poème de la force“ 1939-1940: «La Source grecque» p.22/p.39-40). Die hier im Zentrum des Interesses stehende „Némésis“ singt Hölderlin als „heilig“ im V.64 seiner Hymne „Dem Genius der Kühnheit“(1793): „Du hörtest erst der Unschuld leise Stimme, (63/64) Und opferstest der heil'gen Nemesis.“(StA 1.178). Wer „der Unschuld leise Stimme“ horcht und vernimmt, erscheint z.B. als Antigonä in der Tragödie oder als Sokrates in der Philosophie, dessen „leerer Verstand“ „so gut als der Schoos einer reinen Jungfrau, fruchtbar werden kann.“(Hamann „Sokratische Denkwürdigkeiten“ 1759. Abschn.2: op. cit. Bd.2. S.75). Mit diesem „leeren Verstand“ hängt der „Dämon des Sokrates“ eng zusammen, dessen „Stimme er glaubte“(op. cit. Bd.2. S.75). Hier geht es um jene „Stimme“(ΦΩΝΗ) des „Dämoniums“(ΔΑΙΜΟΝΙΟΝ), die in Platons „Apologie des Sokrates“(31D: op. cit. Bd.6. S.40) erwähnt ist und wohl mit dem thebanischen „Zeus“ der Antigonä in innerstem Herzen übereinstimmt: „Darum. **Me** in Zeus berichtete mirs nicht; (450/451) Nach hier im Haus das Recht der Todesgötter, (451/452) Die unter Menschen das Gesez begrenzet; (452/453) Auch dacht' ich nicht, es sey dein Angebot so sehr viel, (453/454) Daß eins, das sterben muß, die ungeschriebnen drüber, (454/455) Die festen Sazungen im Himmel brechen sollte. (455/456) [...]“(Hölderlins Übersetzung der „Antigonä“: StA 5.223).

Eine ernst heroische Leidenschaft, wie wir in Sophokles „Antigonä“ bestätigen, entwickelt damals Beethovens dritte Sinfonie „Eroica“(1803-1804) aufgrund seiner „Geschöphe des Prometheus“(1800-1801). Prometheus titanischer Wille von innen heraus als Dichters spontaner Schöpfungstat offenbart sich u.a. in Goethes Hymne der Sturm-und-Drang-Zeit „Prometheus“(1774): „Hier sitz' ich, forme Menschen (52/53) Nach meinem Bilde, (53/54) Ein Geschlecht, das mir gleich sei, (54/55) Zu leiden, weinen, (55/56) Genießen und zu freuen sich“(V.52-56: HA Bd.1. S.46). Diese eigenständige Spontaneität bezieht der scharfsinnige Lessing (1729-1781) auf Spinozas „freiwilliges Streben“(Conatus immanens) im Gespräch mit Jacobi (1743-1819) im Juli 1780, das dieser in „Über die Lehre des Spinoza in Briefen an Herrn Moses Mendelssohn“(Erstdruck 1785 / 2.Aufl.1789) veröffentlicht. In diesem philosophischen Gespräch kontrastiert Lessings „EN KAI ΠΑΝ“(Eines und Alles) mit Jacobis christlicher Orthodoxie: „**Lessing**. .. Die orthodoxen Begriffe von der Gottheit sind nicht mehr für mich; ich kann sie nicht genießen. EN KAI ΠΑΝ! Ich weiß nichts anders.“(JW 4.1.54 = Jacobi „Werke“ in 6 Bänden. Leipzig 1812-1825. Faksimilenachdruck. Darmstadt. Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1980. Bd.4. Abt.1. S.54: LW 24.169 = Lessing „Werke“ in 25 Teilen. Stuttgart 1925-1935. Faksimilenachdruck. Hildesheim. Olms 1970. Teil 24. S.169). Dieses heterodoxe Geständnis überrascht den orthodoxen Jacobi, der seinem Gesprächspartner sagt: „Ich fühlte meine Verwirrung. Schrecken war es nicht. Freylich war es gegen meine Vermuthung, an Ihnen einen Spinozisten oder Pantheisten zu finden.“(JW 4.1.55: LW 24.170). Im weiteren bezieht er Lessings spinozistisches „Eines und Alles“ auf den „Deterministen“ und auch auf den „Fatalisten“(JW 4.1.55/65: LW 24.170/174), da er die mechanische Objektivität aus dem konsequenten System des intellektuellen Spinoza herauskristallisiert. Diese Tendenz der rationalistischen Mechanik geht Hand in Hand mit dem hellen Kopf vom reinen Verstandesmenschen, dem kritischen Lessing, dessen „Eines und Alles“, nämlich „eine Intramundane Ursache der Welt“(JW 4. 1.64: LW 24.174) mit Jacobis „**verständiger persönlicher Ursache der Welt**“(JW 4.1.59: LW 24.171) konfrontiert wird, die Lessing „persönliche extramundane Gottheit“(JW 4.1.63: LW 24. 173) nennt.

Im Angesicht dieses personalen Gottes mit Verstand und Willen findet der Orthodoxe „weder Verstand noch Willen“(JW 4.1.57: LW 24.171) im pantheistischen „Einen und Allen“. Es ist eben diese Gegensätzlichkeit zwischen dem Orthodoxen und dem Spinozisten, die den jungen Hölderlin in seinem Verständnis der „kalten Vernunft“ fördert. In unruhigem Seelenzustand berichtet der junge Stiftler der Mutter Spinozas „**kalte** vom

Herzen verlassene Vernunft“: „In dieser Zeit fielen mir Schriften über und von Spinoza, einem großen edeln Manne aus vorigen Jahrhundert, und doch Gottesläugner nach strengen Begriffen, in die Hände. Ich fand, daß man, wenn man genau prüft, mit der Vernunft, der kalten vom Herzen verlassenen Vernunft auf seine Ideen kommen muß, wenn man nemlich alles erklären will. Aber da blieb mir der Glaube meines Herzens, dem so unwidersprechlich das Verlangen nach Ewigem, nach Gott gegeben ist, übrig. Zweifeln wir aber nicht gerade an dem am meisten, was wir wünschen? (wie ich auch in meiner Predigt sage). Wer hilft uns aus diesen Labyrinthen? – Christus. Er zeigt durch Wunder, daß er das ist, was er von sich sagt, daß er Gott ist.“(Mitte Februar 1791: StA 6.64). Einige wichtige Probleme, die er später lösen wird, zeigen sich schon hier in noch einfacherer Gestalt. Christus z.B. ist die zentrale Figur in diesem Brief, so wie im gedankenlyrischen Werk „Brod und Wein“, wo sich Hölderlin mehr auf kein evangelisches „Wunder“ beruft. Im Brief gehört der christliche Gottmensch zum „Glauben des Herzens“ und der atheistische Spinoza zur „kalten vom Herzen verlassenen Vernunft“. Denn Spinozas mathematisierende Mechanik des begrifflichen Denkens wirkt sich nachteilig für den jungen Dichter aus, der nur noch die „universale Erkenntnis“ (cognitio universalis) berücksichtigt, obwohl diese als „zweite Gattung der Erkenntnis“ in Spinozas „Ethica“ (1677) der „intuitiven Erkenntnis der Einzeldinge“ (intuitiva cognitio rerum singularium) nachsteht. (5.36: SO 2.303 = Spinoza. Opera im Auftrag der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. I-IV. Carl Winter 1925. Editio secunda 1972. Tomus 2. Pagina 303: SE 684f. = Spinoza „Ethica“ Stuttgart. Reclam 1977. S.684-685).

Obschon Jacobi in aller Seelenruhe seine Schrift über Spinoza schreibt, verbirgt sich hinter der theoretischen Auseinandersetzung seine unendliche „Subjektivität“, die Hegel in „Glauben und Wissen“(1802) der endlichen Subjektivität der „Kantischen Philosophie“ gegenüberstellt: „Die Jacobische macht dagegen die Subjektivität ganz subjektiv zur Individualität. Das Subjektive des Subjektiven gewinnt als solches wieder ein inneres Leben“ (HW 2.333 = Hegel „Werke“ von 1832-1845. Frankfurt am Main. Suhrkamp 1969-1971. Bd.2. S.333). In der Tat ist seine Einstellung zu diesem Problem in seinen Worten im Gespräch mit Lessing: „Ich habe keinen Begriff, der mir inniger als der von den Endursachen wäre; keine lebendigere Ueberzeugung, als daß ich thue was ich denke; anstatt, daß ich nur denken sollte was ich thue.“(JW 4.1.70: LW 24.176). Das subjektive Denken also geht allem anderen vor. Das begriffliche Denken aber gerät in den Bannkreis der kritischen Philosophie, die den scholastischen und den spinozistischen Ideen Fußfesseln anlegt. Schon in Lessings Todesjahr 1781, ein Jahr nach seinem Gespräch mit Jacobi, erscheint Kants „Kritik der reinen Vernunft“. Trotz dieser neuen Phase der Geistesgeschichte bringt jener „Glaube des Herzens“ in der empfindsamen Zeitströmung Jacobis unendliche Subjektivität zur Geltung, die Hölderlins begeistertes „Eines und Alles“ mit dem „trunkenen Mäoniden“ („Hymne an den Genius Griechenlands“ 1790. V.42: StA 1.126) zu sich hinreißt: „Ach Ilion! Ilion! (52/53) Wie jämmertest, hohe Gefallene, du (53/54) Im Blute der Kinder! (54/55) Nun bist du getröstet, dir scholl (55/56) Groß und warm wie sein Herz (56/57) Des Mäoniden Lied.“ („Hymne an den Genius Griechenlands“ V.52-57: StA 1.126). Das eigentlich griechische „Eines und Alles“ verwandelt sich wohl in einen reinen Verstandesbegriff durch Lessings philosophierendes Gespräch mit Jacobi. Aber die Debatte verursacht kein theoretisches Buch, sondern ein griechisches Gedicht von Goethe „Prometheus“. Dem Orthodoxen sagt der Spinozist: „EN KAI IIAN! Ich weiß nichts anders. Dahin geht auch dieses Gedicht: und ich muß bekennen, es gefällt mir sehr.“(JW 4.1.54: LW 24.169). Die beiden Theoretiker rationalisieren das Gedicht, das an sich in demselben Jahr 1774 entstand, wo Goethes sentimentaler Roman „Die Leiden des jungen Werther“ zum Publikum kam. Deswegen stimmt es im begeisterten Künstlertum vielmehr mit Hölderlins „trunkenem Mäoniden“ der oben erwähnten Hymne überein. Als Klopstock, der Bahnbrecher dieses Künstlertums, mit seinem hexametrischen „Messias“(1748-1773) dem „trunkenen Mäoniden“ der

„Ilias“ nacheiferte, vernachlässigte Lessing diesen Zusammenhang in seiner Kritik des Anfangs dieses religiösen Epos 1751 und 1753 (LW 8.136-147). Auf ähnliche Weise hat der intellektualistische Lessing fast nichts mit der Tradition des dichterischen Enthusiasmus auch im Gespräch über sein „Eines und Alles“ zu tun: „Eines zu seyn mit Allem, was lebt, in seeliger Selbstvergessenheit wiederzukehren in's All der Natur, das ist der Gipfel der Gedanken und Freuden, das ist die heilige Bergeshöhe, der Ort der ewigen Ruhe, [...]“ (Hölderlin „Hyperion“ Bd.1. 1797. Br.2: StA 3.9).

Jacobi schreibt: „Lessing glaubt (LW 24.181/182) keine von der Welt unterschiedene Ursache der Dinge; oder Lessing ist Spinozist“(JW 4.1.90). Dieser spinozistische Verstandesmensch führt zwar eigenständig mit großem Geschick den logischen Kampf bis zur letzten Konsequenz, um jene „extramundane Gottheit“ des Orthodoxen zu isolieren. Aber ihm fehlt die „lebendige Quelle“, die im Fall der dichterischen Begeisterung seelenvoll von innen heraus und vor Lebensfreude hervorsprudelt, wie er selbst in seiner „Hamburgischen Dramaturgie“ den 19. April 1768 offen gesteht: „Ich bin weder Schauspieler noch Dichter, [...] Ich fühle die lebendige Quelle nicht in mir, die durch eigene Kraft sich emporarbeitet, durch eigene Kraft in so reichen, so frischen, so reinen Strahlen aufschießt: ich muß alles durch Druckwerk und Röhren aus mir herauspressen. Ich würde so arm, so kalt, so kurzsichtig sein, wenn ich nicht einigermaßen gelernt hätte, fremde Schätze bescheiden zu borgen, an fremdem Feuer mich zu wärmen und durch die Gläser der Kunst mein Auge zu stärken.“(LW 5.407). Diese „lebendige Quelle“ hat sicher eine Entsprechung in Spinozas „Ethica“(4.18: SO 2.221f.): „Die Begierde (cupiditas) ist des Menschen Wesen selbst, d.h. das Bestreben (conatus), womit der Mensch in seinem Sein (esse) zu verharren strebt.“(SE 476f.). Obwohl Jacobi das „immanente Bestreben“(Conatus immanens) erwähnt, nimmt er Anstoß an dieser „quellenden Urkraft“(Conatus): „Die Endursachen erklärt (JW 4.1.66/67) Leibnitz durch einen Appetitum, einen Conatum immanentem (conscientia sui praeditum). Eben so Spinoza, der, in diesem Sinne, sie vollkommen gelten lassen konnte; [...] (LW 24.174/175) [...] Kurz, wenn man in das Innerste der Sache dringt, so findet sich, daß bey Leibnitz, eben so wie bey Spinoza, eine jede Endursache eine wirkende voraussetzt [...] Das Denken ist nicht die Quelle der Substanz; sondern die Substanz ist die Quelle des Denkens. Also muß vor dem Denken etwas Nichtdenkendes als das Erste angenommen werden“.

Weder Lessing noch Jacobi äußert sich positiv zur „quellenden Urkraft“ des Wesens, die der Dichter gern auf Spinozas „dritte Gattung der Erkenntnis“ bezieht („Ethica“ 5.36: SO 2.303): „Ich hielt dies hier für erwähnenswert, um an diesem Beispiel zu zeigen, welch hohen Wert die Erkenntnis der Einzeldinge hat, die ich die intuitive oder die dritte Gattung der Erkenntnis genannt habe (2.40), und wieviel mehr sie vermag als die universale Erkenntnis, die ich als die zweite Gattung der Erkenntnis bezeichnet habe.“(SE 684f.). Während Jacobi und Lessing vielmehr auf die „zweite Gattung der universalen Erkenntnis“ durch die Kristallisation der Verstandesbegriffe zielen, stützt sich lieber die einmalige Schönheit der Dichtkunst auf die vorige und folgende Behauptung Spinozas, um ihren unersetzbaren Eigenwert vor der allgemeingültigen Wahrheit der Philosophie zu bewahren („Ethica“ 5.24: SO 2.296): „Je mehr wir die Einzeldinge (singulares) erkennen, um so mehr erkennen wir Gott.“(SE 666f.). Hieraus resultiert der wichtige Lehrsatz der „Ethica“(5.33): „Die intellektuelle Liebe zu Gott, die aus der dritten Gattung der Erkenntnis entspringt, ist ewig.“(SE 679). Im Original steht er: „Amor Dei intellectualis, qui ex tertio cognitionis genere oritur, est aeternus.“(SO 2.300: SE 678). Die Mutter dieser „intuitiven Erkenntnis der Einzeldinge“ (intuitiva cognitio rerum singularium) ist gerade die „quellende Urkraft“ (Conatus), die der alte Goethe in den V.79ff. der „Elegie“ der „Triologie der Leidenschaft“ (1827) treffend ausdrückt: „In unsers Busens Reine wogt ein Streben (Conatus), (79/80) Sich einem Höhern, Reinern, Unbekannten (80/81) Aus Dankbarkeit freiwillig hinzugeben, (81/82) Enträtselnd sich den ewig Ungenannten;

(82/83) Wir heißen's; fromm sein!“ (HA Bd.1. S.384). Des begeisterten Dichters „freiwilliges Streben“ (Conatus immanens) widerspricht Lessings intellektualistischer Mechanik des konsequenten Systems der allgemeinen Verstandesbegriffe, daß „kein freyer Will sey“ (JW 4.1.71: LW 24.176): „Der Glaube kann nie geboten werden, so wenig als Liebe. Er muß freiwillig und aus eigenem Triebe seyn. [...]“ (Hölderlins Brief an die Mutter vom Januar 1799: StA 6.310). Dieser künstlerischen Haltung nickt auch Herder im vierten Gespräch von „Gott“ (1787) zustimmend: „Dem Menschen ist kein geringeres Ziel der Freiheit vorgesetzt, als die Freiheit Gottes selbst, durch eine Art innerer Nothwendigkeit.“ (Sämtliche Werke in 33 Bänden. Berlin 1877-1913. Bd.16. S.500).

Über sein „Eines und Alles“ als Ideal der Schönheit im ersten Band des „Hyperion“ theoretisiert Hölderlin im „ältesten Systemprogramm des deutschen Idealismus“ (1796), an dem die zeitgenössischen Philosophen, Hegel und Schelling mitarbeiten. Des Dichters „intuitive Erkenntnis der Einzeldinge“ zielt offensichtlich auf die „Schönheit selbst“ (ΚΑΛΟΝ ΑΥΤΟ) in Platons „Symposion“ (Platons Werke auf der Grundlage der Collection Budé 1955-1974. Darmstadt. Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1971-1981. Bd.3. S.348-349). Von größter Wichtigkeit ist die Art und Weise, wie der Grieche spricht: „Wer nämlich bis hierher in der Liebe erzogen ist, [...], der wird, indem er nun der Vollendung in der Liebeskunst entgegengeht, plötzlich (ΕΞΑΙΦΝΗΣ) ein von Natur wunderbar Schönes (ΚΑΛΟΝ) erblicken.“ (210E: PW 3.346f.). Die „plötzliche“ Anschauung, wie der Anblick einer Göttin, entspricht keiner „universalen Erkenntnis“ der Vernunft, sondern einer „intuitiven Erkenntnis der Einzeldinge“. Solch ein einmaliges Erlebnis gipfelt im eigentlichen Gespräch der Sokratischen Seelen, das Platon im „Siebenten Brief“ fordert: „Es gibt ja auch von mir darüber keine Schrift und kann auch niemals eine geben; denn es läßt sich keineswegs in Worte fassen wie andere Lerngegenstände, sondern aus häufiger gemeinsamer Bemühung um die Sache selbst und aus dem gemeinsamen Leben entsteht es plötzlich (ΕΞΑΙΦΝΗΣ) — wie ein Feuer, das von einem übergesprungenen Funken entfacht wurde — in der Seele und nährt sich dann schon aus sich heraus weiter.“ (341C-D: Platons Werke auf der Grundlage der Collection Budé. Bd.5. S.412f.). Platons Schriften als „Lerngegenstände“ haben keinen Selbstzweck, sondern sie richten sich nach einer „plötzlichen“ Einmaligkeit, die sich z.B. in Hölderlins unvergleichlichem Griechentum verwirklicht. Das einmalige Griechenbild Hölderlins finden wir vor allem in der Mitte von „Brod und Wein“ (160 Verse: StA 2.90-95). In diesem gedankenlyrischen Gedicht heißt es „seeliges Griechenland“ (V.55), „wo tönet das große Geschick“ (V.62). Im Zentrum des Interesses steht die tragische Situation, wo Oedipus oder Antigonä jedem Philosophen an Talent überlegen ist. Denn hier gilt weder vernünftige Schlußfolge noch „universale Erkenntnis“, sondern eine schicksalhafte Entscheidung mit „plötzlicher“ Einmaligkeit. Die entschiedene Erkenntnis der Tragik, die unerwartet wie der Pfeil des delphischen Apollon den naiven Helden trifft, nennt Sophokles „selbstgewissen Zorn“ (ΑΥΤΟΓΝΩΤΟΣ ΟΡΓΑ) im V.875 der „Antigonä“ (V.873 der Juntina-Ausgabe von 1555: FrA 16.354 = Frankfurter Hölderlin-Ausgabe der „Sämtlichen Werke“ Roter Stern 1975ff. Bd.16. 1988. S.354). Den ganzen Vers übersetzt Hölderlin: „Dich hat verderbt / Das zornige Selbsterkennen.“ (StA 5.241: FrA 16.355). Etwas dergleichen finden wir in der „Ilias“, deren Anfang jener „trunkene Mäonide“ mit dem „verderblichen Zorn“ des früh sterbenden Achilleus macht: „Muse, besinge den verderblichen Zorn des Peliden, Achilles, welcher tausend Mühen den Griechen, [...]“ (Hölderlins Übersetzung: StA 5.1). Dieses tragische Wesen erklärt Hölderlin in seinen „Anmerkungen zum Oedipus“ (1804): „Die Darstellung des Tragischen beruht vorzüglich darauf, daß das Ungeheure, wie der Gott und Mensch sich paart, und gränzenlos die Naturmacht und des Menschen Innerstes im Zorn Eins wird, dadurch sich begreift, daß das gränzenlose Eineswerden durch gränzenloses Scheiden sich reiniget.“ (StA 5.201).

Das nüchterne Moment des „Scheidens“ vermissen wir im begeisterten „Einen und Allen“ vom idyllischen „Hyperion“ (Bd.1. Brief 14): „O ihr, die ihr das Höchste und Beste sucht, [...] wißt ihr seinen Nahmen? Den Nahmen deß, das Eins ist und Alles? Sein Nahme ist Schönheit. [...] O Diotima, Diotima, himmlisches Wesen!“ (StA 3.52f.). Diesen aufdringlichen Optimismus der seligen Begeisterung beherrscht nun das besonnene „Scheiden“ der Tragik. So entsteht das tote und zugleich „seelige Griechenland“, wo wir ein purifiziertes „Eines und Alles“ treffen: „Gewohnt werden die Menschen des Glücks (82/83) Und des Tags und zu schaun die Offenbaren, das Antlitz (83/84) Derer, welche, schon längst Eines und Alles (EN KAI IAN) genannt“ („Brod und Wein“ V.82-84). Unterwegs zu diesem gereinigten Griechentum berücksichtigt also der Dichter sowohl das „Heiligtrunkene“(V.33) wie auch die Nüchternheit, „wachend zu bleiben bei Nacht“ (V.36). Aber er wählt keinen goldenen Mittelweg des prahlenden Verstandes, sondern sucht seine eigene Bahn durch die „plötzliche“ Ergriffenheit des Platonischen „Wahnsinns der Musen“ („Phaidros“ 245A: Platons Werke auf der Grundlage der Collection Budé. Bd.5. S.66f.): „Drum! Und spotten des Spotts mag gern frohlokkender Wahnsinn, (47/48) Wenn er in heiliger Nacht plözlich die Sänger ergreift.“(V.47-48). Mit diesem „frohlokkenden Wahnsinn“ des Dichters paart sich vertraut jenes „zornige Selbsterkennen“, das die tragischen Helden zur Katastrophe führt, so „daß der unmittelbare Gott, ganz Eines mit dem Menschen, daß die unendliche Begeisterung unendlich, das heißt in Gegensätzen, im Bewußtseyn, welches das Bewußtseyn aufhebt, heilig sich scheidend, sich faßt, und der Gott, in der Gestalt des Todes, gegenwärtig ist.“(„Anmerkungen zur Antigonä“ 1804: StA 5.269). Vom „heiligen Scheiden“ der göttlichen „Begeisterung“ zeugt der „Tod des Gottes“, der nach Hölderlins „Brod und Wein“ im gekreuzigten Gottmenschen gipfelt: „Warum zeichnet, wie sonst, die Stirne des Mannes ein Gott nicht, (105/106) Drückt den Stempel, wie sonst, nicht dem Getroffenen auf? (106/107) Oder er kam auch selbst und nahm des Menschen Gestalt an (107/108) Und vollendet' und schloß tröstend das himmlische Fest.“(V.105-108). Diese verhaltene Christusgestalt im Personalpronomen vom V.107 resultiert aus Hölderlins „gesezlichem Kalkul“ aufgrund der „MHXANH (Mechanik) der Alten“(„Anmerkungen zum Oedipus“: StA 5.195). Als „entgegenwirkende Cäsar“ (StA 5.196) im Hinblick aufs „große Geschik“(V.62) ermöglicht sie im V.107 dem Gedicht das Gleichgewicht. Hinter ihr verbirgt auch Jacobis „persönliche extramundane Gottheit“, so wie der delphische Apollon in den untergehenden Oedipus eingewebt wird. In diesem Zusammenfall von Griechentum und Christentum balanciert Hölderlins „quellende Urkraft“ (Conatus immanens) das ganze Werk „Brod und Wein“, in dessen Mitte er sein „Eines und Alles“(EN KAI IAN) vom V.84 singt.

In der „quellender Urkraft“ stimmt Spinozas „Conatus immanens“ sowohl mit Platons autonomer „ANAMNHΣΙΣ“, an die uns Hölderlins „heilig Gedächtnis“(„Brod und Wein“ V.36: StA 2. 91) erinnern kann, wie auch mit den „eingeborenen Ideen“(idées innées) überein, die Leibniz (1646-1716) in den „Neuen Abhandlungen über den menschlichen Verstand (Nouveaux Essais sur l'Entendement par l'Auteur du Système de l'Harmonie préétablie“(1703 geschrieben und erst 1765 von Raspe veröffentlicht) unter dem Namen „Théophile“ im dialogisierten Gespräch mit einem Anhänger des Locke(1632-1704), dem empiristisch orientierten „Philalèthe“ verteidigt: „Theoph. Sie wissen, Philalethes, daß ich seit langer Zeit anderer Meinung bin, daß ich stets für die eingeborene Idee Gottes, die Descartes behauptet hat, gewesen bin, wie ich es auch jetzt noch bin, und folglich auch für andere eingeborene Ideen, die nicht von den Sinnen (Leibniz „Neue Abhandlungen über den menschlichen Verstand“ übersetzt von Ernst Cassirer. 1873. 2. Aufl.1904. 3.Aufl.1915. Unveränderter Nachdruck des 3.Aufl. Philosophische Bibliothek. Bd.69. Hamburg. Felix Meiner 1971. Erstes Buch. Kap.1. S.37/S.38) stammen können. Gegenwärtig gehe ich im Anschluß an das neue System noch weiter und glaube sogar, daß alle Gedanken und Tätigkeiten unserer Seele aus ihrem eigenen Grunde stammen, und ihr, wie Sie

in der Folge sehen werden, nicht durch die Sinne gegeben werden können“. Von seinem idealistischen Standpunkt zeugt der letzte Satz: „je croy même que toutes les pensées et actions de notre Ame viennent de son propre fonds, sans pouvoir luy estre données par les sens“(Die Philosophische Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz in 7 Bänden hrsg. von Carl Immanuel Gerhardt. Berlin. Weidmann 1875-1890. Bd.5. S.66: Livre I. Chap.1). Im Kap.1 des Buch II (Livre II. Chap.1) amplifiziert Leibniz seinen Kerngedanken: „Philal. Unsere Partei fragt in der Voraussetzung, daß die Seele zu Anfang eine *tabula rasa* sei, leer von allen Schriftzügen und ohne irgendeine Idee, wie sie dazu komme, Ideen in sich aufzunehmen und durch welches Mittel sie eine so außerordentliche Fülle von Ideen erwerbe? Darauf antwortet sie mit einem Worte: durch die Erfahrung (en un mot: de l'experience). Theoph. Die *tabula rasa*, von der man so viel spricht, ist nach meiner Meinung lediglich eine Fiktion; [...] (Philosoph. Biblio. 69. S.83/S.84: Philosoph. Schrif. Bd.5. S.99/S.100) [...] Die Erfahrung ist allerdings notwendig, damit die Seele zu diesen oder jenen Gedanken bestimmt werde und auf die in uns vorhandenen Ideen acht habe; aber wie können denn Erfahrung und Sinnlichkeit Ideen geben? Hat die Seele Fenster? Gleicht sie einer Tafel? Ist sie wie Wachs? Es ist einleuchtend, daß alle die, welche so von der Seele denken, sie im Grunde zu etwas Körperlichem machen. Man wird mir das anerkannte philosophische Axiom entgegenhalten, daß in der Seele nichts sei, das nicht von den Sinnen kommt. Aber man muß die Seele selbst und ihre Zustände hiervon ausnehmen. *Nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu, excipe: nisi ipse intellectus*. Die Seele enthält also das Sein, die Substanz, das Eine, das Selbige, die Ursache, die Perzeption, das Denken und eine Menge anderer Begriffe, die die Sinne nicht verleihen können.“ Darüber, daß „l'ame renferme l'estre, la substance, l'un, le même, la cause, la perception, la raisonnement, et qualité d'autres (Bd.5. S.100/S.101) notions, que les sens ne sauroient donner“, ist Hölderlin nicht anderer Ansicht als Leibniz: „Fest bleibt Eins: [...]“(„Brod und Wein“ V.43: StA 2.91).

Wer diesen deutschen „Auteur du Système de l'Harmonie préétablie“(Autor des Systems der vorherbestimmten Harmonie) und seine berühmten „Essais de Théodicée“(1710) zum Thema seines Gesanges gemacht hat, ist ein Anakreontiker, Johann Peter Uz (1720-1796): „Mit sonnenrothem Angesichte (1/2) Flieg ich zur Gottheit auf! Ein Strahl von ihrem Lichte (2/3) Glänzt auf mein Saitenspiel, das nie erhabner klang. (3/4) Durch welche Töne wälzt mein heiliger Gesang, (4/5) Wie eine Fluth von furchtbarn Klippen, (5/6) Sich strömend dort und braust von meinen Lippen! [...] (Uz „Sämtliche Poetische Werke“: Deutsche Literaturdenkmale des 18. und 19. Jahrhunderts. Bd.33. 1890. Faksimile-Nachdruck. Liechtenstein. Kraus 1968. S.135/S.136) [...] Es öffnet Leibnitz mir des Schicksals Heiligthum: (10/11) Und Licht bezeichnet seine Pfade, (11/12) Wie Titans Weg vom östlichen Gestade. (12/13) Die dicke Finsterniß entweiche, (13/14) Die aus dem Acheron, vom stygischen Gesträuche (14/15) Mit kaltem Grausen sich auf meinem Wege häuft, [...] Die Risse liegen aufgeschlagen, (19/20) Die, als die Gottheit schuf, vor ihrem Auge lagen: (20/21) Das Reich des Möglichen steigt aus gewohnter Nacht. (21/22) Die Welt verändert sich, mit immer neuer Pracht“(Uz „Theodicee“ 1755. V.1-6/V.10-15/V.19-22). Der Dichter kommt auf den Gedanken des „Systems der vorherbestimmten Harmonie(Système de l'Harmonie préétablie)“(„Die Theodicee von Leibniz“ übersetzt von J.H. Kirchmann. Leipzig. Dürr 1879. Abh.1. 26. S.55: Die Philosophische Schriften in 7 Bänden. Bd.6. „Discours préliminaire“ S.66), der uns lehrt, „dass es eine Unzahl möglicher Welten giebt, von denen Gott die beste wählen musste (qu'il y a une infinité de Mondes possibles, dont il faut que Dieu ait choisi le meilleur)“(Abh.II. Teil 1. 8. S.104: Bd.6. Première Partie. 8. S.107) und „eben Gott diese Welt, so wie sie ist, erwählt hat (Dieu a choisi ce monde tel qu'il est)“(Abh.II. Teil 1. 10. S.105: Bd.6. Première Partie. 10. S.108). Dem philosophischen Gedanken der Harmonie entspricht das dichterische Helldunkel vom „Licht“(V.11) und der „Finsterniß“(V.13). Solches Clairobscur, ein Gleichgewicht der beiden Gegensätze, dessen Beispielsfall eben Hölderlins „Brod und

Wein“ ist, theoretisiert Leibniz in der „Théodicée“: „die Schatten heben die Farben und selbst eine Dissonanz an der rechten Stelle, lässt die Harmonie mehr hervortreten. (les ombres rehaussent les couleurs, et même une dissonance placée où il faut, donne du relief à l'harmonie.)“ (Abh. II. Teil 1. 12. S.110: Bd.6. Première Partie. 12. S.109).

In der Mitte des 18. Jahrhunderts, nämlich in der Entstehungszeit der Uzschen „Theodicee“ (1755), die in philosophischem Ernst mit Hölderlins herrlicher „Hymne an die Göttin der Harmonie“ (1790-1791) übereinstimmt, erschien auf der anderen Seite des anderen Anakreontikers Gedicht „Anakreon“ (Hagedorn „Sämtliche Poetische Werke“ 1757): „[...] in der Stadt Minervens (2/3) sang ich von Wein und Liebe, (3/4) Von Rosen und vom Frühling, [...]“ (Hagedorn „Gedichte“ auf der Textgrundlage der „Sämtlichen Poetischen Werke“ von 1757. Stuttgart. Reclam 1968. S.22). Auf der damaligen Schaubühne Frankreichs spielte der altgriechische Dichter die Hauptrolle in Rameaus höfischem Ballett „Anakréon“ (1754/1757). In den hellroten Farben eines Boucher schilderte der französische Musiker die antike Welt, wie der deutsche Anakreontiker. Auf diese Rokoko-Tendenz merkt Goethe, als er Wieland aufs Tapet bringt: „ALCESTE. [...] Eure Alceste mag gut sein und Eure Weibchen und Männchen amüsiert, auch wohl gekitzelt haben, was Ihr Rührung nennt. [...] WIELAND. Könnt Ihr mir absprechen, daß ich das ganze delikater behandelt habe?“ (Goethe „Götter, Helden und Wieland. Eine Farce“ 1774: HA Bd.4. S.207). Über solch „weiche Sitten“ (V.30) beklagt sich Uz im patriotischen Gedicht „Das bedrängte Deutschland“ (1755), das er an Gleim den 29. März 1746 geschickt und erst in „Lyrische und andere Gedichte“ 1755 gedruckt hat: „Wie lang zerfleischt mit eigner Hand (1/2) Germanien sein Eingeweide? (2/3) Besiegt ein unbesiegtes Land (3/4) Sich selbst und seinen Ruhm, zu schlauer Feinde Freude? [...] (Deutsche National-Litteratur. Historisch kritische Ausgabe. Bd.45. Hrsg. von Franz Muncker. Stuttgart. Union Deutsche Verlagsgesellschaft. um 1894. Teil 2. S.30/S.31) [...] O Schande! Sind wir euch verwandt, (25/26) Ihr Deutschen jener bessern Zeiten, (26/27) Die feiger Knechtschaft eisern Band (27/28) Mehr als den härtesten Tod im Arm der Freiheit scheuten? (28/29) Wir, die uns kranker Wollust weihn, (29/30) Geschwächt vom Gifte weicher Sitten, (30/31) Wir wollen derer Enkel sein, (31/32) Die, rauh, doch furchtbarfrei, für ihre Wälder stritten? (32/33) Die Wälder, wo ihr Ruhm noch itzt (33/34) Um die bemoosten Eichen schwebet, (34/35) Wo, als ihr Stahl vereint geblitzt, (35/36) Ihr ehrner Arm gesiegt und Latium gebebet? (36/37) Wir schlafen, da die Zwietracht wacht (37/38) Und ihre bleiche Fackel schwinget (38/39) Und, seit sie uns den Krieg gebracht, (39/40) Ihm stets zur Seite schleicht, von Furien umringet. (40/41) Ihr Natternheer zischt uns ums Ohr, (41/42) Die deutschen Herzen zu vergiften, (42/43) Und wird, kömmt ihr kein Hermann vor, (43/44) In Hermanns Vaterland ein schmähhich Denkmal stiften.“ (Uz „Das bedrängte Deutschland“ V.1-4/V.25-44). Derselben Meinung ist auch der kalvinisch strenger Haller im Brief an Gemmingen vom März 1772: „Ist es also das Murren eines Sauertopfes, wenn ich gewünscht habe, wenn ich wünsche, daß so vieler Witz, daß eine so rosichte Einbildung, daß die glühenden Farben der hellsten Malerei nicht zum allgemeinen Schande angewendet würden; und sind die lustigen, die schalkhaften, die flüchtigen Dichter, sind ihre Bewunderer gerecht, wenn sie nicht nur frei sein wollen, zum Schanden der Sitten, zur Unterdrückung nötigerer Pflichten reizend und verführerisch zu dichten; wenn sie sogar diejenigen verfolgen, die noch einigen Ernst bei der Poesie beibehalten und dieselbe zu ihrer großen Bestimmung, zur Aufmunterung zurückführen wollen, am Glücke der Welt durch die Tugend zu arbeiten?“ (Haller „Brief an Eberhard Gemmingen. März 1772“: Deutsche National-Litteratur. Historisch kritische Ausgabe. Bd.41. 2.Abt. Hrsg. Von Adolf Frey. Stuttgart/Berlin. um 1885. S.103).

Zum Gegenstand der Kritik Hallers machte sich wohl der von jenen „wilden Seelen der streitenden Männer“ (StA 2.87) des Göttinger Hainbundes „verbrannte“ (Voß an Brückner vom 4.8. 1773) Wieland, der in der

Tat seine „rosichte Einbildung“ in „Comische Erzählungen“(1765) entfaltet hat, die er später „Griechische Erzählungen“(1784) nennt: „Ein Röckchen? Ey, das wäre fein! (266/267) Des Richters Ernst geht keine Klauseln ein. (267/268) Nur hurtig! zieht euch ab! Was seyn soll muss geschehen! (268/269) Ruft **Hermes**. **M**ich darf keine scheu'n; (269/270) Ich werd' indess bey Seite gehen. (270/271) Kaum ist er weg, so steht schon **Cypr**ia, (271/272) Voll Zuversicht in diesem Streit zu siegen, (272/273) In jenem schönen Aufzug da, (273/274) Worin sie sich (das lächelnde Vergnügen (274/275) Der lüstern Natur) dem leichten Schaum entwand, (275/276) Sich selbst zum ersten Mahl voll süßen Wunders fand, (276/277) Und im Triumph auf einem Muschelwagen (277/278) An **Paf**os reizendes Gestad (278/279) Von frohen Zefyrrn hingetragen, (279/280) Im ersten Jugendglanz die neue Welt betrat: (280/281) So steht sie da, halb abgewandt, (Wieland „Sämmtliche Werke“ »letzter Hand«. 39 Bände und Supplemente Bd.1-6. Leipzig. Göschen 1794-1811. Faksimile-Nachdruck. »Hamburger Stiftung zur Förderung von Wissenschaft und Kultur« in Zusammenarbeit mit dem Biberacher »Wieland-Archiv« 1984. Bd.10. 1795. S.167/S.168) (Wie zu **Flo**renz) und deckt mit einer Hand, (282/283) Errötend, in sich selbst geschmieget, (283/284) Die holde Brust, die kaum zu decken ist, (284/285) Und mit andern — was ihr wisst. (285/286) Die Zauberin! Wie ungezwungen lüget (286/287) Ihr schamhaft Aug'! und wie behutsam wird (287/288) Dafür gesorgt, dass Paris nichts verliert!“ („Das Urtheil des Paris“ 1764. V.266-288). Diesen galanten Rokoko-Geschmack nennt ein Dichter des Göttinger Hainbundes, Ludwig Christoph Heinrich Hölty (1748-1776) „Galliens Kette“: „Habt Gottes Segen! Vaterland, Vaterland (1/2) Tönt jede Lippe, Vaterland, Vaterland, (2/3) Brennt jeder Busen, Brüderherzen (3/4) Flammen entgegen den Brüderherzen (4/5) Ihr knieet nieder, schwöret dem Laster Hohn, (5/6) Den Schändern eurer Fluren, die Galliens, (6/7) Und jedes Auslands Kette schleppen, (7/8) Schwöret ihr Hohn, und der Tugend Huldung“(Hölty „Bundesgesang im September 1772“ V.1-8: Der Göttinger Hain. Stuttgart. Reclam 1967. S.68). Hier geht es natürlich um das bourbonisch gallische Ancien régime, nicht um das republikanische Frankreich: „Diß ist die Zeit der Könige nicht mehr“(Hölderlin „Der Tod des Empedokles“ Erste Fassung 1797-1799. V.1449: StA 4.62).

Forschungsberichte der Universität Kôchi (=Kôtzsch). Vol.60. Geisteswissenschaften. Japan 2011 ; Bulletin annuel de l'Université de Kôchi (=Kôtchi). Tome LX. Sciences humaines. Japon 2011 :

Manuscriptum receptum: die 1 Novembris anno 2011

Editum pronuntiatum: die 31 Decembris anno 2011

Manuscript received: November 1, 2011

Published: December 31, 2011